

MARY ET LA FLEUR DE LA SORCIÈRE



REVUE DE PRESSE

Le bon coup de balai de Hiromasa Yonebayashi

ANIMATION « Mary et la Fleur de la sorcière » est sa première réalisation au sein du Studio Ponoc.

L'ennui est le début de l'aventure. Mary vient d'emménager chez sa grand-tante dans le village de Manoir Rouge. C'est l'été et la fillette aux cheveux roux ne sait pas comment s'occuper. Elle est peu dégourdie et maladroite. Elle casse les objets de la maison, abîme les fleurs du jardin. Deux chats l'entraînent dans la forêt où pousse une plante qui ne fleurit qu'une fois tous les sept ans. On l'appelle la « Fleur de la sorcière ». Pour une nuit seulement, la fleur donne à Mary des pouvoirs magiques. Un balai volant l'emmène au-delà des nuages, sur une île flottant dans le ciel où siège l'Académie Endor, une école de magie très prestigieuse...

Mary et la Fleur de la sorcière est la rencontre de deux univers. On pense aux films de Hayao Miyazaki et à *Harry Potter*. Pour la troisième fois, le Japonais Hiromasa Yonebayashi transpose à l'écran un roman fantastique européen, cette fois un livre de la Britannique Mary Stewart.

Yonebayashi, le nom n'est pas inconnu des amateurs d'animation japonaise. On lui doit deux beaux films produits au sein du mythique Studio Ghibli : le réjouissant *Arrietty, le petit monde des chapardeurs* et le mélancolique *Souvenirs de Marnie*. Miyazaki a adoué cet animateur doué, recruté en 1996, au moment de *Princesse*

Mononoké. Depuis, l'eau a coulé sous les ponts et les deux directeurs fondateurs, Miyazaki (77 ans) et Isao Takahata (82 ans), ont pris du champ. Le jeune Yonebayashi a eu envie de voler de ses propres ailes. Il a créé son propre studio, Ponoc.

Virtuosité

Dans Mary et la Fleur de la sorcière, on retrouve sa virtuosité. La fluidité de sa mise en scène fait ici encore des merveilles. Les vols en balai donnent le tournis. Si *Mary* fait penser à certaines productions du Studio Ghibli (*Kiki la petite sorcière*, *Le Châteaueu ambulante*, *Le Voyage de Chihiro*), il n'en est pas une copie conforme. Yonebayashi n'a pas la poésie de son maître Miyazaki. Mais il a le goût de l'action et des personnages hauts en couleur. Normal : Madame Mumblehook, la directrice de l'école, et le Docteur Dee sont des adeptes de la métamorphomagie. Une discipline qui gagne à être connue. ■

É.S.

LE FIGARO



« Mary et la Fleur de la sorcière »

Animation de Hiromasa Yonebayashi
Avec les voix de Ruby Barnhill, Kate Winslet, Jim Broadbent
Durée 1 h 42

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

«Mary...»: nouveau nid pour les bébés Ghibli

Le somptueux film d'animation de Hiromasa Yonebayashi renoue avec l'innocence et la joie des premières œuvres du studio de Miyazaki.

L'histoire de *Mary et la fleur de la sorcière* débute par une chute pour mieux parler ensuite d'un envol. Une sorcière aux cheveux fous court à perdre haleine et enfourche son balai pour fuir une cité par-delà les nuages. A hauteur d'arbres, elle perd le contrôle, éparpille son butin et tombe. Blackout. Une jeune fille s'ennuie chez sa tante, dans la grisaille d'un village de Grande-Bretagne. Pour s'occuper dans cette maison hors du temps, Mary doit sortir, fureter, se perdre. Alors qu'elle explore les bois voisins un jour de brume, elle débusque le trésor dispersé plus tôt. Une fleur mauve, dont le suc forme une mixture magique animant le vieux balai qu'elle a extirpé des racines d'un arbre centenaire.

Expédiée dans les airs, elle se laisse conduire jusqu'à une île flottante où l'attend une académie de sorcières. Mary, trop pétillante et empressée pour le placide hameau, renaît au contact de ce néo-Poudlard chatoyant où s'agitent un bestiaire loufoque, fait d'homoncles et de ragonnins attifés en Robin des bois. Sous la protection d'une directrice réplète et d'un occultiste fou, elle endosse le rôle de petit singe savant adulé de tous. Elle s'y épanouit le temps d'une nuit, avant que le sortilège ne se dissipe et sonne le retour du réel. Son second voyage magique sera moins heureux et le troisième carrément catastrophique, le film suivant le rythme de ses courbes sinusoidales, scandé d'élévations et de redescendentes.

Monstres. En septembre 2013, quand Hayao Miyazaki annonce sa retraite, un vide terrifiant s'empare du studio Ghibli, havre d'excellence de l'animation japonaise. Les équipes, KO debout, s'attendent à être licenciées une fois sorti le dernier long métrage en production. C'est à Hiromasa Yonebayashi, réalisateur de *Souvenirs de Marnie*, qu'il revient d'éteindre la lumière en sortant. Arrivé en tant que simple intervalliste près de vingt ans plus tôt, Yonebayashi a gravi les échelons de Ghibli jusqu'à devenir l'un des rares à qui le triumvirat Miyazaki-Takahata-Suzuki osait confier des longs métrages. Mais pas au point d'en

faire leur successeur désigné.

Février 2018: Miyazaki s'est remis à pied d'œuvre. Le studio embauche et Yonebayashi sort *Mary...*, son premier film hors du cocon Ghibli. Usé par des mois d'attente inquiète, il a quitté la boutique fin 2014 pour fonder sa propre structure, baptisée Ponoc, avec le producteur Yoshiaki Nishimura. En partant, ils ont exfiltré nombre de petites mains de Ghibli. Scénaristes, animateurs, coloristes... 80 % de la nouvelle équipe s'est formée à l'école Miyazaki et ça saute aux yeux. Jamais, durant l'heure et demie que dure *Mary et la fleur de la sorcière*, on ne parviendra à se départir du sentiment de cette écrasante paternité. La forêt est l'œuvre de Kazuo Oga, l'homme des tapisseries sylvestres de *Totoro* et *Princesse Mononoké*. Et si les monstres aquatiques ressemblent tant à ceux de *Ponyo*, c'est que Yonebayashi était lui-même chargé de ces scènes dans le film de Miyazaki. Au détour de chaque plan se cache un fantôme. Et des attentes probablement démesurées, peut-être injustes.

Somptueux visuellement, privilégié le dessin manuel dans un secteur où la 3D écrase tout, le film respire d'un savoir-faire d'autant plus exceptionnel qu'il semble en voie de perte. Cette maîtrise technique lui confère sa beauté organique et charge le moindre mouvement d'une force hypnotique. Ainsi, on s'abîme dans la contemplation des claquements d'une robe dans le vent ou des nuances de rose d'un bosquet fleuri.

Candeur. La performance est d'autant plus hallucinante qu'elle est l'œuvre d'un studio nouveau-né qui n'a eu pour toute répétition qu'une publicité de quelques secondes pour une compagnie ferroviaire. En adaptant un roman fantastique de la Britannique Mary Stewart, *The Little Broomstick*, Yonebayashi a tenté d'éloigner son film du Japon et de son folklore. Il pioche ainsi joyeusement dans divers imaginaires, de Lewis Carroll à J.K. Rowling. Mais son assemblage composite peine à surprendre et le film est sans cesse rappelé au même point de gravité: les œuvres de Ghibli, et plus précisément celles des premières années du studio, lorsque la petite sorcière s'appelait Kiki et partait à la découverte du monde dans une relative insouciance.

Plein de fougue et de mouvement, parcouru d'un souffle d'aventure à l'innocence contagieuse, le film de

Yonebayashi est à l'image de son personnage. En expliquant que l'acceptation de soi ne passe pas par le besoin de se conformer au regard des autres, la fable ne cache pas qu'elle se destine avant tout à un public enfantin. A bien des égards, cette candeur peut se lire comme une réponse de la jeunesse à la vieillesse. Un retour aux sources, vers la partie joyeuse et lumineuse des œuvres de Miyazaki et Takahata.

«Vers la fin, les projets sur lesquels travaillait Ghibli racontaient des histoires de séparation, de départ, expliquait Yonebayashi dans un entretien à *The Verge*. Miyazaki avait 76 ans et Takahata, 82. Le Conte de la princesse Kaguya et Le vent se lève étaient presque le reflet de l'étape de la vie des deux cinéastes. [...] Au contraire, lorsqu'ils étaient jeunes, ils évoquaient plein de sujets différents, des rencontres joyeuses entre les personnages.» Voilà le projet de Yonebayashi: revenir à la joie et à l'aventure. Les adultes y trouveront moins leur compte, mais le film ne leur est pas destiné, en quelque sorte. Le mot «ponoc» est emprunté du croate et signifie «minuit». L'heure où fin et début se confondent. Peut-être ce premier film hors les murs est-il aussi un message d'adieu à Ghibli et l'aube d'une nouvelle école.

MARIUS CHAPUIS

MARY ET LA FLEUR DE LA
SORCIÈRE de HIROMASA



DESSIN ANIMÉ « Mary et la fleur de la sorcière » met en scène un personnage attachant

La magie de Mary l'enchanteresse



Caroline Vié

On pourrait croire *Mary et la fleur et de la sorcière* tout droit sorti de l'ancre d'Hayao Miyazaki aux studios Ghibli. Le nouveau film de Hiromasa Yonebayashi, le réalisateur de *Souvenirs de Marnie*, vient pourtant d'un autre studio, Ponoc, créé en 2015. Mais le charme de son héroïne est digne des meilleures enchanteresses miyazakiennes.

Gamine un brin garçon manqué, Mary s'y découvre des pouvoirs magiques après avoir déniché une fleur ensorcelée. Pour autant, elle refuse obstinément d'en tirer parti contre une vilaine Carabosse cupide. « C'est une jeune héroïne couillue, dans la lignée de celles de Miyazaki », explique Matthieu Pinon, coauteur de l'ouvrage érudit *Un siècle d'animation japonaise* (éd. Ynnis). Il est vrai que cette gamine dynamique semble avoir bénéficié de l'influence du maître dont Yonebayashi-san fut longtemps le collaborateur. Quand Hayao Miyazaki a lancé la mode des filles fortes dans l'animation japonaise avec *Nausicaä de la vallée du vent* (1984)

et *Le Château dans le ciel* (1986), « l'héroïne de ce dernier film s'y promenait en pantalon et on ne voyait même pas sa culotte : une révolution ! » s'amuse Matthieu Pinon.

Péripéties fantastiques

Mary a retrouvé le goût pour les minijupes des demoiselles de l'animation japonaise, mais cela ne l'empêche pas d'avoir son caractère bien à elle. « Elle se rapproche des studios Ghibli par sa détermination, mais s'en éloigne par son refus de la magie, analyse Matthieu Pinon. Comme si Yonebayashi-san voulait en même temps rendre hommage à Miyazaki et s'en démarquer. » Mary demeure cependant aussi innocente et asexuée que Ponyo, Kiki ou Chihiro. « Cette tendance allait à contre-courant quand Miyazaki l'a lancée, mais elle est maintenant pleinement acceptée, précise Matthieu Pinon. Les filles n'ont plus à être considérées comme des potiches sexy, voire des objets sexuels, pour exister dans l'animation japonaise. » Et cette fille forte constitue un excellent modèle pour les jeunes spectatrices. ■

UN SUBLIME FILM D'ANIMATION JAPONAIS

LES POUVOIRS D'UNE FLEUR



© PONOC

Mary découvre un monde magique.

Un vent nouveau dans l'animation japonaise. Avec *Mary et la fleur de la sorcière*, le réalisateur japonais Hiromasa Yonebayashi (*Souvenirs de Marnie*) adapte un roman jeunesse britannique. Celui-ci suit Mary, une fillette qui vient tout juste d'emménager chez sa grand-tante. Dans la forêt voisine, elle tombe sur une fleur aux pou-

voirs magiques. En la touchant, Mary acquiert le pouvoir de voler et découvre alors, par-delà les nuages, l'existence d'une académie de magie peuplée d'êtres fantastiques. Grâce à un mélange de technique traditionnelle à la main et d'images numériques, Yonebayashi réussit un récit initiatique joyeux à l'animation spectaculaire. Après avoir passé vingt ans dans le giron du studio Ghibli d'Isao Takahata et de l'icône nationale Hayao Miyazaki, le réalisateur livre ainsi le premier long-métrage produit au sein du nouveau studio Ponoc. Un studio dont les productions se veulent optimistes, s'éloignant des mélodrames parfois sombres du studio Ghibli. Avec l'envie exprimée de sortir des films qu'ils auraient plaisir à voir avec leurs propres enfants. ■

***Mary et la fleur de la sorcière*, de Hiromasa Yonebayashi. 1h42.**

NOUVELLE SÈVE | ★★★

MARY ET LA FLEUR DE LA SORCIÈRE

Le premier film du studio Ponoc ressemble à s'y méprendre à une production Ghibli. L'ambition est là, c'est déjà beaucoup.

En cueillant dans une forêt mystérieuse une fleur de sorcière, Mary, 11 ans, acquiert des pouvoirs magiques qu'elle va mettre à profit pour briser une malédiction. Elle entraînera dans sa mission le jeune Peter... Réalisateur des remarquables *Arrietty*, *le petit monde des chapardeurs* et *Souvenirs de Marnie*, le prometteur Hiromasa Yonebayashi a claqué, avec d'autres, la porte de Ghibli en 2014 pour fonder son propre studio, Ponoc. Adapté d'un roman inédit en France de la Britannique Mary Stewart, *Mary et la fleur de la sorcière* est donc le premier-né de Ponoc et l'illustration du savoir-faire éprouvé de Yonebayashi acquis auprès de Hayao Miyazaki. Avec son animation à plat, ses couleurs vives, son trait simple, sa musique entraînante, son humour potache, son émotion, son héroïne volontaire, ses méchants grotesques, ses monstres inventifs (mention spéciale à une impressionnante forme aqueuse) et son sens du merveilleux, *Mary et la fleur de la sorcière* évoque globalement le style Ghibli et même précisément quelques classiques maison. Mary



sur son balai volant a quelque chose de *Kiki la petite sorcière*, et l'école de magie d'Endor rappelle *Le Château dans le ciel*. Le récit initiatique un peu prévisible (mais à l'enchantement communicatif) ne permet pas (encore) à Ponoc de se poser en alternative crédible à Ghibli, où se prépare le prochain – et dernier? – Miyazaki. On suivra néanmoins avec attention son évolution. ♦ C.N.

ALIZY SI VOUS AVEZ AIMÉ *Alice au pays des merveilles* (1951),

Kiki la petite sorcière (1989), *Harry Potter à l'école des sorciers* (2001)

Pays Japon • De Hiromasa Yonebayashi • Avec les voix françaises de Maryne Berthiaux, Gabriel Bismuth-Bienaimé, Nicolas Marié... • Durée 1 h 40
• Sortie 21 février

Mary et la fleur de la sorcière de Hiromasa Yonebayashi

À l'école buissonnière des sorcières

CAHIERS
DU CINÉMA

par Florent Guézengar

La fleur de la sorcière éclot avec éclat : elle surgit des flammes, des volutes et d'un vol au double sens du terme, vol à l'arrachée et vol au balai, tourbillonnant dans les cieux, plongeant dans la perception virevoltante d'un espace féérique d'emblée réinventé—d'une maison incendiée dans les cieux à une germination magique aux confins d'un bosquet sur Terre. L'ouverture de *Mary et la fleur de la sorcière*, frénétique et fabuleuse, est le moment de cinéma le plus grisant de ce nouvel opus de l'animation japonaise—toujours en effervescence. Si la suite sera plus sage, d'une sagesse délicate et facétieuse, une telle entrée en matière va influencer sur l'ensemble. Sa promesse initiale d'une fiction échevelée restera un stimulus—entre humus et cumulonimbus—n'explorant pas d'autre flore que la fleur magique du titre, mais c'est déjà beaucoup : sans dévier de sa puissance de tir originel, le film atteint sa cible—faire rêver, initier—sans aller au-delà, mais sans se retrancher sur un programme balisé, réservant quelques mystères, belles surprises et pistes réjouissantes.

Pour le premier long métrage du nouveau studio Ponoc qu'il a cofondé, sans se renier, Hiromasa Yonebayashi a choisi une certaine efficacité : ne prenant pas trop de risques, il montre ici l'évidence de son savoir-faire tout en délivrant les nouvelles concoctions de son jardin secret (une troisième adaptation d'une romancière anglaise). Ce discret et brillant artisan, qui réalisa *Arrietty, le petit monde des charpentiers* (2010) et *Souvenirs de Marnie* (2014), les plus beaux films du studio Ghibli non réalisés par Hayao Miyazaki ou Isao Takahata, est un auteur aussi indénié qu'insaisissable—donc ensorcelant. Pourquoi sa relative prudence pour ce film, moins audacieux que les précédents tout en restant séduisant ? Peut-être

soucieux de l'échec public de sa *Marnie*, chef-d'œuvre émotif et convalescent, à la narration savante et hardie, il ne cherche pas de coup d'éclat pour ce premier film indépendant. Il approfondit plutôt son univers dans des zones moins troubles,



qui stimulent un nouvel enchantement plastique et géographique (le point commun des mangas anime contemporains) et de joyeux sortilèges : sont conviés ici Mary, jeune rousse gaffeuse, Peter, un gamin taquin, une forêt interdite, des chats jumeaux, ainsi que l'inévitable balai magique, de vieux grimoires et même une nouvelle école des sorciers dans le ciel.

Un des charmes du film—au sens d'apprentie sorcière !—est de ne pas craindre les clichés : il en joue avec intelligence, les réanime, jongle avec, les fait tourner (le premier vol du balai, drolatique et spectaculaire). C'est à partir des codes les plus désuets qu'il se déploie et ose ensuite ses embaardées les plus originales—notamment spatiales—comme la petite maison isolée dans les nuages, merveilleuse bulle dans

l'espace-temps. Mieux : à un moment, le film semble se lancer dans les pas d'Harry Potter et les allées de l'institution hiérarchique Poudlard ; or, il se révèle plutôt leur revers. Son école est en effet bien louche, plus proche des savants fous d'Hergé (on pense à Jo, Zette et Jocko) que des doctes druides à barbe blanche. Gauche, à peine rusée, la délicate Mary, à la différence d'Harry, y est tout sauf scolaire. Pleine de bonnes intentions, elle progresse plutôt par bêtises, curiosités naïves et transgressions. Son plus gros délit—le vol d'un livre—deviendra même salutaire. Son école reste totalement buissonnière, du début à la fin et littéralement car, pour elle, l'aventure commence et finit dans des buissons.

La romancière Mary Stewart, qui inspira le scénario, a sans doute influencé J.K. Rowling avant lui. Ainsi ce film

modeste, allègre, profondément sympathique, énonce un « avant », un « après » et un « au-delà » *Harry Potter* : il traverse et transgresse les hiérarchies, passant des nuages aux herbes folles, dans les fourrés où jouent les gosses et où, justement, se fournissent sorciers et sorcières—entre plantes vénéneuses et guérisseuses. ■

MARY ET LA FLEUR DE LA SORCIÈRE

Japon, 2017

Réalisation : Hiromasa Yonebayashi

Scénario : Rico Sakaguchi, Hiromasa Yonebayashi, d'après *The Little Broomstick* de Mary Stewart

Musique : Takatsugu Muramatsu

Production : Studio Ponoc, Yoshiaki Nishimura

Distribution : Diaphana

Durée : 1h42

Sortie : 21 février

Une fillette japonaise à l'école des sorciers

Hiromasa Yonebayashi signe le premier film du studio Ponoc

MARY ET LA FLEUR DE LA SORCIÈRE



Mary et la fleur de la sorcière est le premier long-métrage d'animation à sortir des ateliers du tout jeune Studio Ponoc (d'après le serbo-croate *ponoc* signifiant «aube»), constitué en majeure partie de transfuges du Studio Ghibli, réduits au chômage technique après l'annonce, en 2014, de l'arrêt de la production. Et sans doute fallait-il en passer par cette nouvelle structure pour que de jeunes auteurs sortent enfin de l'ornière intimidante des deux grands maîtres, Hayao Miyazaki et Isao Takahata, cofondateurs de Ghibli, qui ont régné économiquement et symboliquement sur l'animation japonaise pendant plus de trente ans.

Pour son réalisateur, le talentueux Hiromasa Yonebayashi (*Arietty. Le petit monde des chapeauteurs*, 2010), âgé de 44 ans, disciple de Miyazaki depuis *Le Voyage de Chihiro* (2001), l'enjeu est de taille : lancer le studio et conjurer l'échec commercial de son précédent film, *Souvenirs de Marnie* (2014), belle œuvre tortueuse et sous-estimée, qui restera comme la toute dernière production Ghibli, celle qui ne sera pas parvenue à remettre le studio sur les rails.

Adapté comme son prédécesseur d'un roman pour enfants britannique (*The Little Broomstick*, «le petit balai», de l'Écossaise Mary Stewart, Hodder Children's Books, 2006, non traduit), *Mary et la fleur de la sorcière* se présente ainsi sous le double signe du renouveau et de la continuité.

Mary, une petite fille rousse coiffée de couettes, passe l'été dans la maison de campagne de sa grand-mère, où elle s'ennuie. Un chat du voisinage la conduit à l'orée de la forêt, sur la piste d'une fleur mystérieuse, la «Vol de nuit», qui lui donne le pouvoir de s'envoler sur son balai. Elle découvre alors, au milieu des nuages, le palais d'Endor, qui renferme une école de magie et abrite, dans le secret de ses murs, de curieuses expériences.

Une fantasmagorie grippée

Après une ouverture époustouflante d'allant romanesque et de dynamisme pictural (l'échappée d'une sorcière hors de l'enceinte d'Endor), la suite retombe sur un territoire plus balisé, coïncé quelque part entre l'héritage du Studio Ghibli (le souvenir de *Kiki la petite sorcière*, en 1989 ; la tradition entretenue des décors peints à la main) et une destination plus ouvertement commerciale, liée notamment à l'univers de l'académie de magie, qui fait inévitablement penser à la saga *Harry*

Potter, d'après les ouvrages de J. K. Rowling. Et si le film peut évidemment se voir comme l'une de ces belles fables initiatiques, sur les rapports réciproques de l'enfance et de l'imaginaire, celle-ci débouche sur une fantasmagorie grippée, dont l'aspect bancal n'est pas seulement imputable à son budget réduit et à ses courts délais de fabrication.

En effet, l'académie d'Endor, royaume de l'imaginaire, contient son lot de créatures et de chimères fantastiques, qui n'ont pourtant rien à voir avec l'animisme bien connu d'un Miyazaki (le bestiaire du *Voyage de Chihiro*).

Fruits d'expériences et de manipulations, ces figures accablent l'exercice de la magie comme une volonté de toute-puissance qui éloigne les hommes de la nature. Ici, l'imaginaire est clairement disqualifié au profit du réel environnant, déjà prodigue en formes infinies et en distractions renouvelées, si tant est qu'on veuille bien l'habiter pleinement. Film étrange et pourtant passionnant que celui-ci, qui en passe par les détours trompeurs de la fantasmagorie pour inviter enfants et parents, simplement, à poser un regard sur le monde alentour. ■

MATHIEU MACHERET

Film d'animation japonais d'Hiromasa Yonebayashi. (1 h 42).



MARY ET LA FLEUR DE LA SORCIÈRE C'EST PAS SORCIER

[PAR GÉRSENDE BOLLUT]

Pour son premier film, le tout jeune Studio Ponoc – à qui revient la lourde tâche de prendre symboliquement la relève du vieillissant Studio Ghibli – mise sur l'adaptation d'un roman dans lequel une jeune fille se découvre des dons de sorcellerie. Et si le meilleur tour de magie de son réalisateur était d'être parvenu à s'affranchir de Ghibli ?

Plus facile de se départir de l'influence écrasante du Studio Ghibli tant celui-ci a jalonné, façonné voire asphyxié l'industrie de l'animation japonaise des trente dernières années. Cet héritage a parfois des allures de fardeau pour nombre de réalisateurs, novices ou vétérans. L'affranchissement est d'autant plus ardu dans le cas spécifique de *Mary et la fleur de la sorcière*, premier long métrage du prometteur Studio Ponoc. À sa tête, Yoshiaki Nishimura, transfuge du Studio Ghibli où il a produit *Le Château ambulant*, *Le Conte de la princesse Kaguya* et *Souvenirs de Marnie*. Alors que l'avenir de Ghibli s'assombrit soudainement en septembre 2013 avec l'annonce ultra médiatisée de

la retraite de Miyazaki (revenu finalement sur sa décision, comme le veut désormais la tradition), Nishimura convainc des animateurs promis au chômage technique de le rejoindre dans l'aventure d'un nouveau studio. La jeune structure fondée le 15 avril 2015 et constituée à 80 % d'anciens collaborateurs du Studio Ghibli, s'est choisi un nom efficace provenant du croate « ponoc », qui signifie « minuit ». Comprendre par extension « le début d'un nouveau jour », dans l'esprit volontariste de préparer la succession du Studio Ghibli. Sans attendre, la JR West, célèbre compagnie ferroviaire japonaise, lui passe commande d'un spot publicitaire que signe Yoshiyuki Momose, animateur de

renom chez Ghibli, destinée à soutenir une campagne estivale. Une pure formalité pour un studio bien décidé à passer à la vitesse supérieure avec la réalisation d'un long métrage.

Les Affranchis

On peut s'étonner de la célérité avec laquelle le Studio Ponoc est parvenu à finaliser sa première production cinématographique. De la préproduction entamée en décembre 2015 à la sortie effective dans les salles japonaises à l'été 2017, une petite année et demie s'est écoulée. C'est oublier l'expérience de longue date de ses employés, formés à bon (et rude) école. Réalisateur de

l'attachant *Arrietty*, le petit monde des *chaperdeurs* et du plus contrasté *Souvenirs de Marnie*, Hiromasa Yonebayashi n'a jamais caché son intention de poursuivre son encourageante carrière cinématographique, rejoignant sans surprise Yoshiaki Nishimura dès la création du studio. Après avoir publiquement exprimé le souhait de s'éloigner de l'univers contemplatif de *Souvenirs de Marnie* au profit de celui, plus enjoué, de *Ponyo sur la falaise* sur lequel il a œuvré en qualité d'animateur, l'intéressé a jeté son dévolu sur l'adaptation de *The Little Broomstick*, roman rédigé en 1971 par la Britannique Mary Stewart et inédit dans nos contrées, confiant le scénario à Riko Sakaguchi, responsable du merveilleux script du *Conte de la princesse Kaguya*. Les décors sont quant à eux délégués au studio Deho Gallery, fondé à trois mois d'intervalle du Studio Ponoc par le même Nishimura, associé pour l'occasion à Hideaki Anno et Nobuo Kawakami (producteur de la série Ghibli *Ronya, fille de brigand*), et dont le maître mot est de contribuer activement à la sauvegarde de l'art du décor traditionnel peint à la main. Enfin, le soin de composer la musique revient à Takatsugu Muramatsu, déjà signataire des bandes originales de *Souvenirs de Marnie*



et, plus récemment, de *Lou et l'île aux sirènes*, tandis que l'entraînante chanson finale, abondamment relayée durant la campagne de promotion de film, est signée du groupe Sekai no Owari. Les bonnes fées se sont donc penchées sur le berceau du premier film produit par le Studio Ponoc, qui s'attache à l'histoire d'une fillette nommée Mary qui vient d'emménager chez sa grand-tante Charlotte. Vive mais maladroite, la jeune fille se fait rabrouer par le jardinier Zebedee et décide de s'éloigner de la demeure. Intriguée par l'attitude



EN BREF

Enlevé mais techniquement en deçà des canons du Studio Ghibli, le nouveau film de Hiromasa Yonebayashi fait de Ponoc un studio à suivre de très près.



Titre original : *Meari to Majo no Hana*
 Origine : Japon
 Durée : 102 min
 Date de sortie : 21 février 2018
 Auteure originale : Mary Stewart
 Réalisation : Hiromasa Yonebayashi
 Musique : Takatsugu Muramatsu
 Studio : Ponoc
 Distribution/diffusion : Diaphana Distribution/MK2



Zap



actu!

Cinéma

LE JOURNAL DE
MICKEY

5 raisons d'aimer

Mary et la fleur de la sorcière

Ce film d'animation, qui sort le 21 février, est à voir absolument!



1 Pour l'histoire magique

Mary est très curieuse. Un été, elle séjourne chez sa grand-tante qui habite près d'une forêt où on lui interdit d'aller. Bien sûr, elle ne peut pas s'empêcher de s'y aventurer. Là, elle tombe sur une étrange fleur qui donne des pouvoirs magiques. Est-ce une bonne idée de s'en approcher?

2 Parce que c'est la cousine de Harry Potter

Au cours de son aventure, Mary pousse les portes d'une école de sorcellerie qui l'évoquera Poudlard. Côté look, elle ressemble beaucoup à Kiki la petite sorcière (une héroïne d'un film de Miyazaki). Elle aussi est accompagnée d'un petit chat noir et a des difficultés à dompter son balai magique.

3 Pour les vilains très méchants

Madame Mumblechook dirige l'académie pour sorciers. Elle te fera frissonner, d'autant qu'elle est accompagnée par un savant fou: le docteur

Dee. Peter, le meilleur ami de Mary, sera victime d'une de ses expériences. À Mary d'intervenir pour le délivrer. Parfait pour le suspense!



4 Parce que le réalisateur est génial

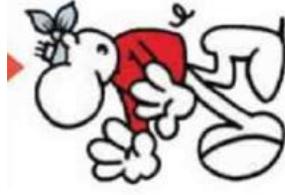
Hiromasa Yonebayashi a déjà signé deux magnifiques films d'animation: "Arrietty: le petit monde des chapardeurs" et, plus récemment, "Souvenirs de Marnie". Il sait mêler action et émotion. Il y parvient ici encore et l'histoire de Mary et de son amitié avec Peter nous a touchés au cœur.



5 Parce que c'est beau comme du Ghibli

Le studio Ghibli est le plus connu des studios d'animation japonais. Hiromasa y a beaucoup travaillé. En 2008, c'est lui qui avait mis au point les effets aquatiques de "Ponyo sur la falaise". Dans "Mary et la fleur de la sorcière", tu verras qu'il représente la mer comme personne. Autour de lui, Hiromasa a réuni des talents de Ghibli, tel Kazuo Oga, un spécialiste des forêts (il en avait dessiné pour "Totoro" ou "Princesse Mononoké"). Du grand art!

Retrouve la bande-annonce sur journaldemickey.com



Mary, apprentie sorcière le temps d'une journée

Mary déborde d'énergie, mais elle est plutôt maladroite. Pas facile pour la petite fille, héroïne du film d'animation Mary et la fleur de la sorcière, d'habiter chez sa grand-tante. Elle s'y ennue un peu. Et Peter, le garçon qu'elle a rencontré au village, se moque sans arrêt de ses cheveux roux... Tout change le jour où Mary trouve une « fleur de la sorcière » dans la forêt.



et aller au-dessus des nuages, où se trouve l'académie Endor, la plus grande école de magie au monde. Là-bas, Mary va se rendre compte qu'elle est une sorcière très douée. En plus, la directrice de l'école adore sa belle chevelure rousse. Mais les événements ne vont pas tout à fait se dérouler comme prévu.

F. Espalieu
Mary et la fleur de la sorcière
sort demain au cinéma

Cette fleur magique ne fleurit qu'une fois tous les 7 ans. Grâce à elle, Mary va avoir les pouvoirs magiques d'une sorcière pendant une journée. Elle va s'envoler

SAMARA, 10 ANS ET DEMI

Il y a une belle morale

« C'est un film vraiment génial. Il y a une belle morale. J'aime surtout l'héroïne Mary : elle est courageuse et déterminée. C'est aussi très bien dessiné. »



CONSTANT, 9 ANS

Ce film surprend par moments

« C'est une très belle histoire avec de beaux dessins. Je conseille ce film, mais peut-être pas aux plus jeunes. Il ne fait pas vraiment peur, mais il surprend par moments. »



MÉLINE, 10 ANS ET DEMI

Un mélange de films que j'ai aimés

« J'ai tout aimé dans ce film. Surtout le fait que ce soit une fleur qui soit la cause de toute la magie. C'est un peu un mélange de plusieurs films de Hayao Miyazaki que j'ai aimés. »

